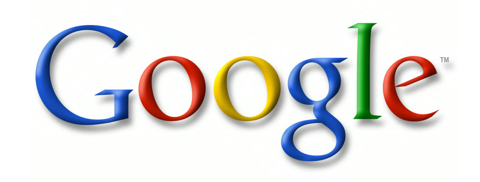
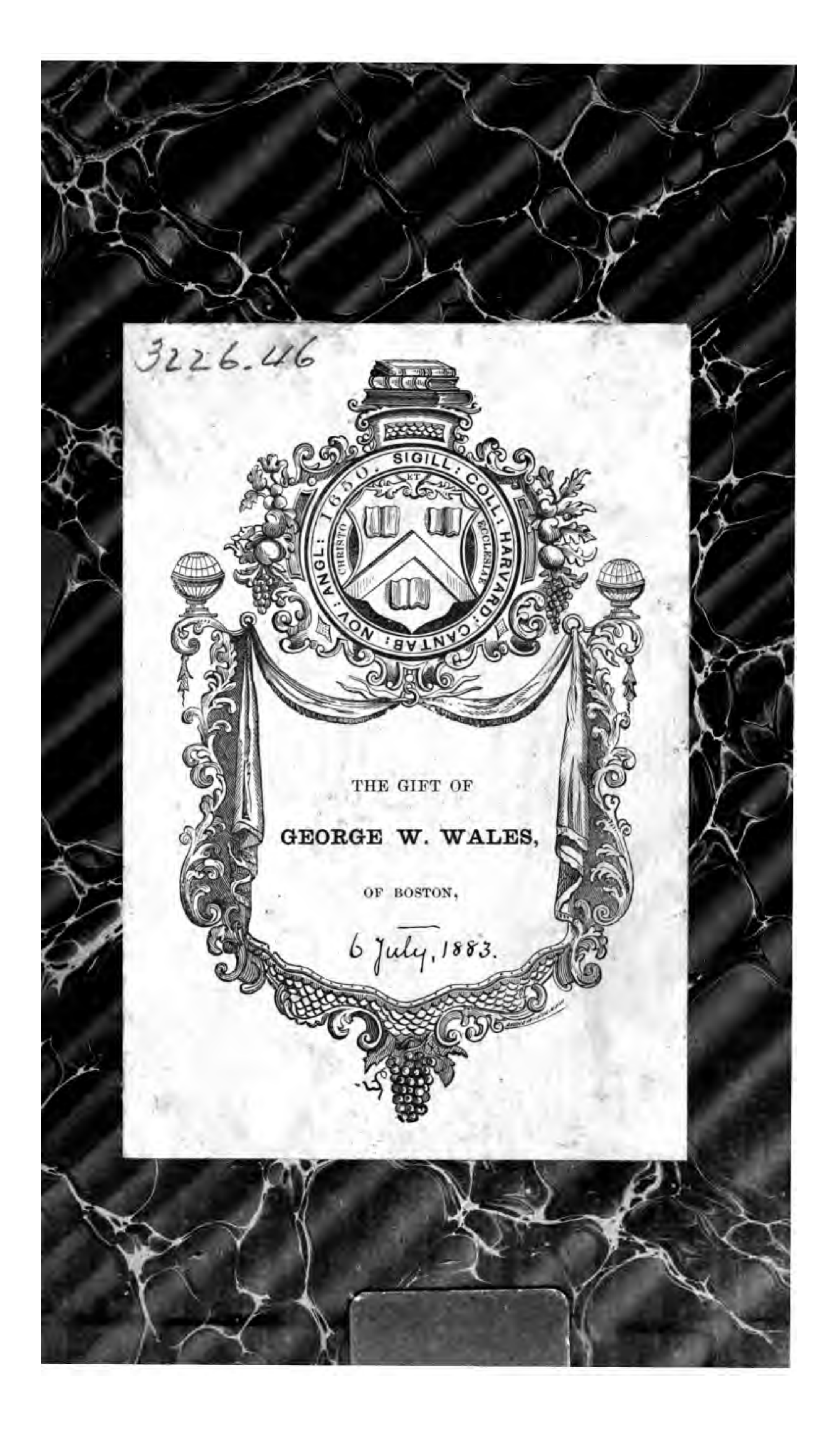





3226.46
SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE
THE GIFT OF
GEORGE W. WALES,
OF BOSTON,
6 July, 1883.





LA PRÉTENDUE

LANGUE D'ACCAD

LA PRÉTENDUE

LANGUE D'ACCAD

IMPRIMERIE EUGÈNE HEUTTE ET Ce, A SAINT-GERMAIN

LA PRÉTENDUE

LANGUE D'ACÇAD

EST-ELLE TOURANIENNE

RÉPLIQUE

A M. FR. LENORMANT

PAR J. HALÉVY

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS, DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ET DES SOCIÉTÉS DE CALCUTTA, DE NEW-HAVEN (ÉTATS-UNIS), DE SHANGHAI (CHINE)
28, RUE BONAPARTE, 28
—
1875

LA

PRÉTENDUE LANGUE D'ACCAD

EST-ELLE TOURANIENNE

Réplique à M. FR. LENORMANT

M. Fr. Lenormant (1) répond en 455 pages *in-quarto* à un article de critique de 76 pages *in-octavo* que j'ai publié dans le *Journal asiatique* de juin 1874. Dans cet article j'avais nié l'existence d'une population touranienne en Babylonie, admise depuis plus de vingt ans par tous les assyriologues. L'énorme disproportion entre la critique et la réponse n'est pas due seulement à l'abondance ordinaire de l'auteur, mais aussi, peut-être, à la nécessité d'allonger le plaidoyer d'une mauvaise cause. Dans cette vaste dissertation, on trouve entassés pêle-mêle d'innombrables extraits de grammaires et de citations de langues ouralo-altaïques que M. Lenormant avoue n'avoir point connues avant la publication de mon Mémoire. Cette masse désordonnée de faits disparates recueillis à la hâte et mal digérés est dominée par une superbe rare et par des violences inattendues de langage. Nulle part, en effet, M. Lenormant ne me paraît avoir autant perdu de la mesure que dans l'ardente polémique qu'il dirige contre moi. Et cependant, en combattant le touranisme supposé des Babyloniens, j'ai toujours parlé des assyriologues, ce semble, avec toute la déférence due à leur savoir et à leurs travaux. Non content de me convaincre d'erreur, mon adversaire a cru pouvoir s'attaquer au mobile de ma thèse. Suivant lui, l'auteur de la critique, sémite par le hasard de la naissance et assez aveuglé pour ne pas voir des Finnois et des Tartares aux origines de Babylone, n'est autre qu'un sombre zélote qui combat *pro domo* et se

(1) *La langue primitive de la Chaldée et les idiomes touraniens*, par M. Fr. Lenormant, etc. Paris, 1875.

révolte contre les autorités les plus respectables ; insinuation étrange, puisque le sang sémitique n'a pas empêché M. J. Oppert de devenir le fondateur du système touranophile que ma critique cherche à écarter. La vérité est qu'il n'y a rien de commun entre l'assyriologie et l'accadisme. La disparition des Touraniens hors de la Babylonie n'invalidera en quoi que ce soit les résultats obtenus par l'assyriologie proprement dite ; elle fera seulement évanouir comme des apparitions nocturnes la troupe bigarrée de divinités accado-médo-touraniennes créées par la fantaisie extravagante du mythographe d'Accad. En attendant que M. Lenormant réédite, sur un nouveau plan, sa grammaire accadienne, on placera dans une collection de curiosités la *Magie chez les Chaldéens* et les fantaisies analogues sur la mythologie comparative de la haute Asie, et l'on continuera, comme par le passé, l'interprétation méthodique des textes assyro-babyloniens. On comprend maintenant combien le sort réservé à ses divinités familières doit irriter le système nerveux de l'auteur. Le grand prêtre de la religion préhistorique de la race touranienne brandit le glaive vengeur sur la tête du scélérat qui jette la torche incendiaire dans le parvis de son temple ; animé d'une sainte fureur, le prophète de la triade accado-finnoise, *Anna-Ea-Mulgé* et *Ukko-Waeinaemoeinen-Ilmarinnen*, lance un torrent de reproches injurieux à la face du mécréant qui ose révoquer en doute l'existence même des dieux dont il se sent inspiré.

On connaît le fond du débat. Un certain nombre de textes cunéiformes assyro-babyloniens, seuls ou accompagnés d'une version assyrienne, offrent, quand on les lit, un ensemble d'expressions et de constructions qui, au premier aspect, diffèrent considérablement de celles qu'on trouve dans les textes assyriens écrits phonétiquement. Les assyriologues regardent ces documents comme étant rédigés dans un idiome ouralo-altaïque, parlé jadis en Babylonie par une population touranienne qui aurait été plus tard absorbée par des envahisseurs de race sémitique. Ce point admis, il en résulte pour eux que la civilisation assyro-babylonienne, y compris les arts, les lettres et les éléments de mythologie, est due, en grande partie, sinon en entier, à l'initiative du peuple présémitique et touranien auquel la grande majorité des assyriologues donnent le nom de « accadiens. » Je soutiens, au contraire, que les textes en question représentent un autre mode d'écrire l'assyrien, un genre particulier d'idéographisme ou plutôt de hiérographie inventé par les Assyro-babyloniens eux-mêmes. J'insiste spécialement sur ce point, que la langue qui semble ressortir de ces textes n'appartient en aucun cas à la famille des idiomes ouralo-

altaïques. De ces deux questions indépendantes l'une de l'autre, celle qui est relative au caractère touranien du prétendu idiome d'Accad pouvait être résolue d'une manière définitive au moyen de la méthode ordinaire de la philologie comparée. Ayant donc abordé cette question en premier lieu, je suis arrivé à un résultat négatif; je n'ai découvert aucun rapprochement possible entre l'accadien et les idiomes de la haute Asie. Pourquoi M. Lenormant, qui est convaincu de cette parenté, n'a-t-il pas commencé par me réfuter sur ce point si accessible à tout le monde ? Il aurait ainsi singulièrement abrégé le débat et rendu un insigne service à la portion la plus nombreuse du public érudit, qui ne s'adonne pas spécialement aux études cunéiformes, car du moment que l'accadien est avec certitude classé dans la famille des dialectes touraniens, mon hypothèse d'une hiérographie assyrienne devient une chimère, tandis que les études de mythologie accado-finnoise de M. Lenormant acquièrent une base très-solide. Loin de là, M. Lenormant a préféré discuter, au début, les points les plus difficiles du problème, ceux qui touchent le caractère linguistique des documents d'Accad et l'origine de l'écriture cunéiforme, points que les lecteurs non assyriologues sont incapables de comprendre et encore moins de juger. C'est là, d'ailleurs, le moindre souci de M. Lenormant; ce qui lui importe, c'est de faire croire que je n'ai pas étudié les textes accadiens et que je n'en connais pas le mécanisme. Mais alors d'où vient sa crainte « de laisser subsister une erreur qui eût pu égarer plus d'un esprit et qui serait devenue plus tard très difficile à déraciner » ? Le « public érudit » sera-t-il donc assez simple pour me croire sur parole au détriment d'autorités aussi estimables que Hinks, Sir Henry Rawlinson, M. J. Oppert, Sayce et le savant grammairien d'Accad ? Chose étonnante, mon adversaire, qui peut m'enfermer avant tout dans un dilemme d'où il me serait impossible de sortir, me laisse échapper sain et sauf et s'applique à me réfuter « pied à pied. » Quel est donc ce terrible dilemme dont mon généreux contradicteur consent à m'épargner les mortelles étreintes ? Le voici. Ou les assyriologues, dit-il, lisent et traduisent exactement les textes accadiens, et alors ils ne peuvent pas avoir commis l'erreur de voir une langue là où il n'y en a pas, ou bien ils ont commis cette erreur, et dès lors on ne peut plus se fier à leurs déchiffrements et il faut en essayer d'autres. Il sera peut-être permis de ne pas trouver ce raisonnenent aussi concluant que le croit M. Lenormant. Les assyriologues lisent et traduisent les textes d'Accad par le même procédé que les autres textes babyloniens, et s'il y a erreur de leur part sur le nom à

donner à ces documents, en quoi ça peut-il amoindrir leurs mérites comme assyriologues? Le grand Christophe Colomb n'a-t-il pas cru débarquer aux Indes pendant qu'il découvrit l'Amérique? Et la preuve que les assyriologues comprennent exactement ces textes, c'est qu'ils ont traduit les documents des anciens rois de Babylonie longtemps avant l'apparition de la grammaire accadienne, par la seule étude des tablettes d'Assourbanipal et en les considérant comme étant composées de purs idéogrammes.

Mais revenons au classement de l'accadien. La parenté des langues entre elles ne se déduit pas de quelques ressemblances extérieures, mais de tout un ensemble de traits identiques dans les éléments constitutifs de leur organisme; d'où il résulte que la comparaison des formes grammaticales prime celle des similitudes lexicographiques. En outre, il ne faut pas perdre de vue que la logique humaine reposant partout sur les mêmes principes, il ne peut manquer d'arriver que des langues très-disparates n'aient quelques traits en commun. D'un autre côté, on remarque souvent que tel ou tel idiome perd quelques-uns des traits qui distinguent la famille ou bien qu'il développe certaines particularités contraires à l'esprit des langues sœurs. Le philologue sérieux ne s'arrêtera ni aux similitudes superficielles, ni à ces exceptions, qu'il se gardera bien de considérer comme des faits primitifs. La nécessité de distinguer l'essentiel de l'accessoire est surtout impérieuse, quand on veut introduire un nouvel idiome dans une famille aussi vaste et aussi peu homogène que celle des langues touraniennes. Pour obtenir un résultat tant soit peu solide, il faut du moins s'attacher aux idiomes les plus développés et laisser de côté ceux que diverses causes ont altérés ou arrêtés dans leur développement. Sans ces précautions indispensables, on risque de voir tout dans tout et de réunir dans un même faisceau les langues les plus hétérogènes. Or, pour reprendre l'examen de l'idiome d'Accad, on ne peut s'empêcher d'observer que les attaches signalées entre cet idiome et la famille touranienne se réduisent au mécanisme des postpositions et à des similitudes extérieures dans les pronoms et dans un certain nombre de mots. Ces quelques ressemblances, dont nous jugerons la valeur un peu plus loin, sont contrebalancées par une foule de différences caractéristiques qui défendent de penser à la moindre connexion entre l'accadien et les idiomes de la haute Asie, y compris même les groupes mongol et toungouse, que la plupart des linguistes tiennent séparés de la famille ouralo-altaïque.

Voici le tableau de ces différences :

1. DIFFÉRENCES MORPHOLOGIQUES.

Idiomes ouralo-altaïques (1).

Sept ou huit voyelles se divisant en dures (a, o, ou, y) et molles (e, i, u, eu). Un mot ne peut renfermer que des voyelles de la même division (harmonie des voyelles). Diphthongues et triphthongues. — Consonnes mouillées : *tsch, tz, dj, j, d', l', n', t'*.. — Aspirantes : *h, kh*. — Les labiales *f* et *v*. — Distinction entre *m* et *v* dans la même langue. — Incompatibilité entre certaines consonnes. — Abondance en radicaux polysyllabiques. — Les terminaisons d'un thème nominal se rencontrent rarement jointes à un thème verbal. — L'idée de dérivation et de rapport n'est indiquée que par des suffixes. — La consonne finale d'un thème subit des changements devant les suffixes ; de même la consonne initiale des suffixes se modifie souvent devant la consonne terminale d'un thème. — Radicaux et thèmes se contractent et éliminent souvent leurs voyelles.

Accadien.

Quatre voyelles seulement (a, e, i, ou) toutes de la même espèce. — La suite des voyelles est indifférente. — Point de diphthongues, encore moins de triphthongues. — Point de consonnes mouillées. — Absence des consonnes aspirées *h* et *kh*. Idem des labiales *f* et *v*. — Les consonnes se suivent indifféremment. — Les radicaux sont tous monosyllabiques. — Il n'y a pas de différence entre les terminaisons des noms et celles des verbes. — L'idée de dérivation et de rapport est indiquée par des mots entiers placés tantôt avant, tantôt après le thème. — L'adjonction de formatives ne cause aucune modification dans les consonnes qui s'entrechoquent. — Radicaux et thèmes sont immuables, ils ne subissent aucune espèce de contraction et d'usure.

2. DIFFÉRENCES LOGIQUES.

Idiomes ouralo-altaïques.

Séparation rigoureuse entre les thèmes nominaux et les thèmes verbaux. — Les thèmes pronominaux forment une classe à part. — Les pronoms donnent naissance à des noms dérivés. — Noms diminutifs. — Forme définie et indéfinie dans les noms. — Manque du genre féminin. — Désinence particulière pour le génitif et l'accusatif. — Riche déclinaison, cas nombreux. — La désinence du pluriel se joint au thème. — Le nom déterminé précède le déterminant. — L'adjectif précède le substantif. — Manque du verbe *avoir*. — Désinence spéciale pour marquer le passé et le futur. — Marque pour le

Accadien.

Point de catégories grammaticales. — Les pronoms sont en même temps des noms et des verbes. — Les pronoms n'ont point de dérivés. — Il n'y a pas de noms diminutifs. — Pas de distinction entre le nom défini et indéfini. — Existence d'un indice du genre féminin (2). — Le génitif et l'accusatif n'ont pas de terminaison. — Manque de conjugaison, les cas sont indiqués par des noms postposés. — L'indice du pluriel (*ene* ou *ne*) se place après la marque des cas. — Le nom déterminé suit le déterminant. — L'adjectif suit le substantif. — Emploi fréquent du verbe *avoir*. — Il n'existe pas de désinence pour le temps

(1) Il va sans dire que des traits caractéristiques énumérés ici disparaissent dans l'une ou dans l'autre des nombreuses langues qui composent la grande famille ouralo-altaïque. Comme partout ailleurs, ces rares exceptions ne font que confirmer la règle générale.

(2) On dit ainsi : *tur-rak* « fille » de *tur* « fils », exactement comme en sémitique *bint* « fille » de *bin* « fils ». Dans les idiomes altaïques, une telle formation est tout à fait impossible.

passif. — Le mode conjonctif s'exprime par un suffixe. — Point de forme intensitive. — Formes verbales pour remplacer les conjonctions. — Les désinences personnelles ont la forme de suffixes. — Point de prépositions. — La formative de l'adverbe n'est pas un thème pronominal.

passé et futur. — Le passif n'a pas de marque spéciale. — Le mode conjonctif s'exprime par un préfixe. — Emploi fréquent d'une forme intensitive, consistant dans le redoublement du radical. — Point de formes verbales pour remplacer les conjonctions. — Les pronoms personnels sont préfixés. — Un grand nombre de prépositions. — L'adverbe se forme par l'adjonction du pronom de la 3e personne.

Je ne doute pas un instant que tout linguiste impartial, et en première ligne des philologues aussi consommés que Sir H. Rawlinson, M. Oppert et M. Eb. Schrader, ne se demande si l'on a le droit d'appeler l'accadien une langue agglutinative et si l'on ne doit pas plutôt le classer dans la vaste famille des langues dites «isolantes » qui depuis la Chine et le Tibet se continuent jusque dans la péninsule transgangétique. Ce serait tout au plus une espèce de chinois *sui generis*, où la réunion de forme et de matière est à peine commencée. Mais, à moins de renoncer à tout ce que la philologie a de plus mathématique, on ne rangera point l'accadien dans une famille de langues semblable à celle qu'on nomme ordinairement ouralo-altaïque, et dont les idiomes les plus pauvres, comme le mongol et le mandjou, montrent une unité presque complète entre la matière thématique et les éléments formatifs.

Voyons maintenant comment M. Lenormant croit éluder tous ces indices de divergence organique entre l'accadien et la famille linguistique de laquelle il veut le rapprocher.

M. Lenormant a tout d'abord horreur des « obscurités de la phonétique; » il regarde les choses de plus haut et il pense que c'est par l'étude de sa grammaire que l'on peut arriver à reconnaître la famille des langues à laquelle appartient l'accadien. C'est très-sagement parlé, je crois cependant que lorsqu'il s'agit de classer un nouvel idiome, on doit ne pas dédaigner les indices morphologiques qui ont quelquefois un caractère tout à fait décisif. Si Nagy Janos avait commencé par étudier la phonétique de sa langue maternelle, il n'aurait pas commis l'erreur grossière de voir dans le magyar un idiome sémitique. Ce sont les apparentes similitudes de grammaire qui ont égaré Nagy Janos; l'étude de la phonétique l'aurait certainement averti qu'il faisait fausse route; je crains fort que le savant accadiste ne s'expose à de semblables erreurs en refusant les utiles renseignements fournis par le caractère morphologique des langues qu'il cherche à comparer.

Il y a toutefois certains points phonétiques sur lesquels M. Lenormant daigne réfuter pas à pas son ignorant critique. « Quant à l'absence des articulations *tsch*, *tz*, *j*, *dj*, etc., dit-il, elle est incontestable dans l'application du syllabaire cunéiforme à l'assyrien, mais en est-il de même en accadien? » Il ajoute ensuite que le caractère *ṣ* pouvait bien être primitivement un *tz* ou un *tsch*, le *t* devait peut-être se transcrire *dh*. Je me hâte d'admettre les nouvelles valeurs proposées par M. Lenormant, je me permettrai seulement de lui rappeler que dans la comparaison du lexique accado-altaïque, il a oublié de les mettre en pratique. Pour rapprocher l'accadien *çil* du turc *sal*, il faut du moins que le caractère *ç* soit une sifflante; si la vraie prononciation en est *tsch*, alors ce n'est plus la racine *sal* qu'il faut comparer, mais *tschal* et nous aurons ainsi cette équation brillante : ac. *tschil* « lancer » = t. *tschal* « tromper »; c'est, comme on le voit, très frappant. Quant aux onze autres consonnes touraniennes qui font défaut en accadien, ce sont de pures bagatelles pour M. Lenormant, il ne s'en occupe pas; cela rentre un peu dans les « obscurités de la phonétique » et le savant accadiste n'aime que la lumière.

Dans sa grammaire accadienne, M. Lenormant avait signalé dans l'idiome d'Accad le phénomène de l'harmonie des voyelles, si caractéristique des langues touraniennes. Ma critique a établi que non seulement l'accadien ne connaît pas l'harmonie des voyelles, mais qu'il ignore même les trois voyelles *o*, *ü* (*u*) *eu* (*ö*) qui sont communes à la grande majorité des dialectes ouralo-altaïques. Pour toute réponse, mon adversaire m'accuse d'ignorer le fait signalé dans la grammaire de Riedl, savoir que le sermon funéraire magyar du XIIe siècle est rempli de formes anti-harmoniques. Cette audacieuse assertion tombe heureusement à faux, car ce texte dont M. Lenormant ne comprend pas un mot, je l'ai su par cœur à l'âge de vingt ans, je n'ai donc pas besoin de l'apprendre par les extraits qu'en donne le grammairien précité. Que M. Lenormant le sache une fois pour toutes, je ne citerai que des langues que je sais suffisamment et pour lesquelles je me passe facilement d'un manuel grammatical. Si dans ma critique, je me suis servi presque exclusivement du magyar et du turc, c'est que je connais ces langues mieux que les autres idiomes de cette famille. Du reste, l'amateur altaïsant confond l'harmonisation des suffixes qui s'effectue lentement à mesure que ces suffixes perdent leur existence comme mots séparés et l'harmonie des voyelles constitutives du thème. Je le mets au défi de trouver dans le texte magyar du XIIe siècle un seul radical polysyllabique où l'harmonie

des voyelles ne soit pas observée. Cette loi demeure constante dans la grande majorité des idiomes touraniens, à l'exception de quelques dialectes dégénérés parmi lesquels le vepse ou ancien tschoude qui, bien que très-conservatif par rapport aux consonnes, a tout à fait perdu la mobilité vocale qui distingue le finnois. C'est notoirement l'opinion de Castrén qui explique par une dégénérescence le manque absolu ou l'imperfection de la loi d'harmonie dans certains dialectes ongro-finnois, et l'examen des autres groupes ouralo-altaïques lui donne parfaitement raison.

Cependant l'absence des voyelles *o*, *ü*, *eu* de la phonétique accadienne est trop significative pour que M. Lenormant ne cherche à en écarter les fâcheuses conséquences pour son système. La manière dont il s'y prend est marquée au coin du plus incroyable arbitraire. Il emprunte à M. Lucien Adam une théorie spéculative sur la genèse du vocalisme touranien, suivant laquelle les voyelles *ü* et *eu* ont paru après *o*, *e*, précédées à leur tour par les voyelles primitives *ou*, *a*, *i*, et après l'avoir modifiée arbitrairement afin de la mettre en accord avec le vocalisme accadien qui exige l'antériorité de *e* sur *o*, il s'écrie victorieusement : « L'accadien ne possède ni *ü* ni *eu*, parce que, précisément, il ne connaît pas encore l'harmonisation des suffixes; les deux faits y sont étroitement liés l'un à l'autre, comme la philologie l'avait annoncé à l'avance d'après des considérations purement théoriques. » Ainsi, une modification faite par lui pour le besoin de la cause, devient pour M. Lenormant un fait prévu, une ancienne prophétie qui s'accomplit d'une façon merveilleuse. Je pense que les touranistes trouveront, au contraire, qu'une langue qui possède l'*e* sans avoir l'*o*, est tout autre chose qu'ouralo-altaïque. En outre, il est vraiment amusant d'entendre M. Lenormant supposer une liaison étroite entre l'harmonisation des suffixes et l'existence des voyelles colorées *ü*, *eu*, un simple regard jeté sur les exemples qu'il cite dans son ouvrage, lui aurait pourtant appris que les voyelles *ü*, *eu* existent non-seulement dans des langues où l'harmonie vocale est incomplète, mais aussi dans celles qui ne l'emploient pas du tout. Une autre erreur non moins manifeste est de croire que la loi d'harmonie ne pouvait pas naître sans les voyelles *ü*, *eu*; les milliers de mots ouralo-altaïques composés seulement de la voyelle *e* ou alternant *e* et *i*, font justice d'un pareil paradoxe. Par conséquent, si l'accadien était une langue touranienne, on n'y trouverait pas cette indifférence pour la succession des voyelles que l'on aperçoit dans *s'esna*, « sept, » *ea* « habitation, maison », *enu*, « seigneur », *bate*, « construisant, » etc.,

au lieu de ***sesne***, ***ee, eni***, ***bata,*** comme l'exige la phonétique des langues de la haute Asie.

Encore un mot sur la vocalisation accadienne. J'avais fait la remarque que l'accadien ne distinguait pas entre les voyelles longues et les brèves, c'est-à-dire entre les pesantes et les légères qui se rencontrent dans les idiomes altaïques. M. Lenormant assure que cette distinction y existe et, pour toute preuve, il cite deux exemples. La postposition *ta,* dit-il, s'écrit souvent *ta-a*, où le double *a* marque la pesanteur de la voyelle. Nous trouvons ici, pour la première fois, le procédé mis trop souvent en œuvre par notre habile contradicteur, et qui consiste à s'appuyer sur un exemple unique et peu certain, et à fermer les yeux sur des milliers de faits qui démontrent le contraire. Nous lui demandons donc très-humblement quelques autres exemples où figurent les voyelles pesantes ***aa*** (*â*), ***ee*** (*ê*), ***ii*** (*î*), ***uu*** (*û*), car en citant le terme ***ẓi-i-bi*** « autruche, » comme contenant un ***i*** pesant, il ne commet pas moins de trois erreurs. Premièrement, un mot ***ẓi-i-bi*** n'existe pas; la tablette WAI, II, 37, 4 offre ***ẓi-i-bu***. Deuxièmement, ***ẓi-i-bu*** n'est pas l'autruche dont le caractère doux et tranquille lui a mérité le nom sémitique נעמא « la douce, » mais un oiseau de proie très-rapace, probablement une espèce de vautour. Troisièmement, ***ẓi-i-bu*** est un mot sémitique bien connu qui signifie « loup. » Les Assyriens appelaient le vautour « loup » à cause de sa rapacité doublée de poltronnerie qu'il a en commun avec l'animal de ce nom (1). Voilà un cas où une meilleure connaissance de l'assyrien n'aurait pas nui au grammairien d'Accad.

M. Lenormant est plus explicite quand il s'agit de démontrer que j'avais tort de dire que l'accadien ne possédait que des radicaux monosyllabiques. Malheureusement ses prétendues preuves achèvent de me convaincre de l'insuffisance de ses connaissances assyriologiques. En effet, une partie des mots qu'il regarde comme des radicaux accadiens, se reconnaissent à première vue comme étant des expressions assyriennes; par exemple: ***çapar*** « bronze, » ass. ***śiparru*** = arabe ***açfar*** « rose jaune, » ***urudu*** « cuivre, » au propre « rouge foncé, » = ***ward*** « rouge, » dans toutes les langues sémitiques; ***dubba*** (la dernière syllabe n'est pas radicale), ass. ***duppu,*** héb. ***daph,*** même signification; ***utaggal,*** ass. ***utaggallu***; ***usar*** « plaine, » ass.-sém. ***assur'***, idem; ***nanga*** « district, » ass. ***nangu*** ou ***nagu***, aram. ***nagua*** « district, contrée; »

(1) Voir Fr. Delitsch, *Assyrische Studien*, p. 103. Le pluriel de *ẓibu* se trouve dans Smilh Assurbanipal, p. 166, ligne 10, où on lit *ẓibi* HV « vautours ».

namar « clarté, éclat, » ass. *amaru* pour *anmaru*, de *namar* « voir clair, » ef. ar. *namir* « eau claire; » *kakkul* « espèce d'oiseau, » ass. *kakkulu* ou *kakulu; lamma* « colosse, » ass. *lamassu; uru* « enfantement, fécondité, » *aru*, en assyrien, héb., *hara* « enfanter, être enceinte. » Les autres mots sont composés de deux, voire de trois radicaux monosyllabiques, comme par exemple, *nanam* « stable, » mot à mot « mémoire-fixe; » *ku-par* (ou bappar) « argent, » mot à mot « précieux-blanc; » *ʒa-dim* « rameau, » mot à mot « forme-pieu; » *gi-es-tin* « vin (1), » mot à mot « essence-très-spiritueuse. » Il y a plus, le mot *egir*, cité ici comme un radical polysyllabique, est décomposé un peu plus loin, par M. Lenormant lui-même, en deux radicaux, *e* et *gir*. Après tant d'insouciance et de contradiction de sa part, mon adversaire a-t-il le droit de parler de l'ignorance et de la malheureuse assertion « du critique. »

Pour les autres différences morphologiques, M. Lenormant se renferme dans un superbe mutisme; à peine daigne-t-il prendre en considération un ou deux de ces faits. Il suppose, par exemple, que l'immutabilité des radicaux accadiens n'est qu'apparente, parce qu'ils sont écrits en idéogrammes qui ne permettent pas de constater les changements phonétiques. M. Lenormant ne semble pas s'apercevoir qu'il enlève par cela même tout caractère scientifique aux comparaisons avec les langues touraniennes, puisque, dans la majorité des cas, la valeur exacte du signe cunéiforme ne peut pas être déterminée avec une pleine certitude. On verra, en effet, plus loin, de nombreuses erreurs commises par notre contradicteur dans la lecture des vocables accadiens. Enfin M. Lenormant croit trouver dans l'accadien un exemple d'élision, ce serait l'indice du pluriel *mes* qui s'écrit occasionnellement *es*. C'est se tromper à bon escient; cet indice se compose en réalité de deux idéogrammes, *me*+*es*, signifiant au propre « multitude + tas. » L'élision du premier idéogramme n'a, par conséquent, rien de commun avec le phénomène de corrodation ou de contraction phonétique.

A voir M. Lenormant traiter si dédaigneusement la morphologie des langues qu'il étudie, on croirait qu'il allait consacrer tous ses efforts à la partie logique de ces idiomes, afin de démontrer leur proche parenté. Il n'en est rien. Il emploie divers moyens pour amortir les coups portés par la critique contre son opinion favorite, il se contente de dire que telle ou telle différence signalée n'est qu'à moitié vraie

(1) Non pas « chèvre » comme le traduit M. Lenormant.

ou bien qu'elle ne constitue pas un principe d'incompatibilité absolue, mais il n'apporte aucun nouvel élément de comparaison qui puisse corroborer ou seulement justifier l'hypothèse du touranisme de la langue d'Accad. En un mot, il se tient sur la défensive et emploie ses loisirs à étaler sa récente érudition dans les langues de Touran et du Caucase ou bien à faire une « scène » à son importun critique.

Nous allons passer en revue les divers points en litige touchant les indices logiques de l'accadien, indices opposés à ceux qui caractérisent les langues ouralo-altaïques.

L'absence de toute catégorie grammaticale en accadien est un fait capital qui suffit à lui seul pour placer cet idiome en dehors de la famille des langues agglutinatives. M. Lenormant n'a pas le courage de contester ce fait et ne cite aucun exemple pour démontrer que les radicaux accadiens ne sont pas étrangers à la distinction des catégories grammaticales. Il pense seulement que c'est là «la conséquence de son antiquité plus grande de plusieurs milliers d'années. » Voilà une raison excellente et surtout un argument infaillible et de force à faire accoupler le sanscrit avec le chinois, l'australien avec l'esquimau et l'hébreu avec le hottentot. En effet, dès que l'on regarde le temps comme le seul agent des diversités existant dans la formation du langage, la classification des langues en isolantes, agglutinatives, flexives polysynthétiques, etc., devient oiseuse, puisque ces différences dépendent seulement d'une antiquité plus ou moins grande de quelques siècles. On s'explique maintenant pourquoi M. Lenormant s'applique exclusivement à la comparaison des mots entiers, puisque la forme grammaticale d'une langue n'est, selon lui, qu'une question de chronologie. Il suffit de signaler un point de vue aussi anti-scientifique pour le faire condamner par tous ceux qui ajoutent quelque crédit à la philologie moderne. Mais le plus curieux est que M. Lenormant prétend trouver encore actuellement dans les langues touraniennes un grand nombre de mots restés à l'état primitif et croit faire de la science en empruntant à Riedl quelques vocables hongrois où la distinction en nom et verbe n'est pas sensible. Il ignore que, dans ces mots, la similitude extérieure s'est établie seulement grâce à la chute de leurs voyelles finales, phénomène qui se répète dans quelques mots mandjoux (Gabelenz, Gr. man., p. 19). Mais quand M. Lenormant dit que l'indistinction des catégories grammaticales est de règle en langue yakoute, il parle de ce qu'il n'entend point. M. Otto Boehtlingk en sait un peu plus que l'habile accadiste « Verbal-und nominalstaemme, dit le célèbre grammairien, (sind) streng von einander geschieden. »

Que dire maintenant de cette étrange particularité de l'accadien qui consiste à ne point distinguer les pronoms des autres parties du discours? La langue la plus isolante du monde, le chinois, emploie comme pronoms des thèmes propres qui n'ont pas d'autre signification. En accadien, au contraire, tout pronom est en même temps un nom parfait et un verbe parfait; ainsi, par exemple, le pronom de la première personne *mu* signifie également « nom, don» et « nommer, donner; » celui de la deuxième personne *zu* est le mot usuel pour « connaissance, voisinage; connaître, joindre » ; celui de la troisième personne *an* signifie notoirement «haut, élevé, dieu» et « élever, exalter.» Et la preuve que ce n'est pas l'effet d'une homophonie fortuite (1), c'est que le même phénomène se présente dans les autres séries des pronoms accadiens cités par M. Lenormant. Ainsi: première personne *male* veut dire « habitation » et « habitant »; deuxième personne *me-en* au propre, « prodigieuse — seigneurie »; troisième personne *abba* = le père, le chef ». Un phénomène semblable se laisse observer à propos des autres formes pronominales de l'accadien et constitue une particularité inconnue aux idiomes ouralo-altaïques. Pour détruire la logique irréfragable de faits pareils, l'autorité de tel ou tel savant ne suffit plus; il nous faut le témoignage de faits du même ordre dans la famille touranienne. Alors, et alors seulement, le classement de l'accadien deviendra vraiment scientifique.

Trop indulgent en philologie comparative, notre adversaire en vient à vouloir écarter, au moyen de tours de force vraiment étonnants, l'existence de nombreuses prépositions qu'il a si bien établie dans le xe chapitre de sa grammaire accadienne. Cet innocent chapitre est impitoyablement dénoncé et condamné au feu par son propre auteur, par la raison qu'il a fourni à ma critique l'argument irréfutable que voici : Les idiomes touraniens ne possèdent aucune préposition, l'accadien en possède plusieurs; donc l'accadien n'est pas un idiome touranien. Pour échapper à cette conclusion, il faut, à tout prix, que les prépositions accadiennes deviennent autre chose et c'est à cette tâche ingrate que M. Lenormant consacre plus de huit pages de son volume. Passe encore pour les mots composés dont le second élément se postpose

(1) Je ne sais pas où M. Lenormant a trouvé les deux mots hongrois *te* « de là » et *te* « il fait » qu'il me signale comme étant les homophones du pronom de la deuxième personne, *te*. Le premier de ces mots ne semble pas exister du tout; le second mot existe seulement comme une abstraction philologique, la forme réelle est *teszik*. Dans un autre endroit, le même auteur nous offre une phrase magyare *hatalmas istenjei!*

ordinairement au substantif qu'il détermine, comme ***sâta*** « au milieu », ***kita*** « avec », etc. ; mais quand il regarde comme des expressions périphrastiques les prépositions aussi simples que ***sâ, si, sâka, ka,*** qui figurent dans les phrases suivantes : ***sâ ura*** « dans l'intérieur de la ville », ***si gudda*** « devant le bœuf », ***sâka hir da*** « dans l'intérieur de l'enclos », ***ka an*** « en présence du dieu », correspondant respectivement à l'assyrien ***lib iri, pan alpi, kirib kiçiri, lapan ili;*** quand il annonce que ce sont là des locutions périphrastiques, où l'on se dispense de faire usage de suffixes casuels », il affirme en définitive le contraire de ce qu'il veut démontrer, puisque c'est précisément l'omission des suffixes casuels qui change dans les langues sémitiques le substantif en préposition. L'accadien suit ici strictement le procédé usité en assyrien, où les mots ***lib*** « cœur », ***pan*** « face », ***kirib*** « entrailles », ***çir*** « hauteur », placés seuls devant d'autres substantifs, servent à indiquer le sens des prépositions « au milieu », « devant », « dans l'intérieur », « sur », etc. Nous reviendrons plus loin sur l'importance de cette remarquable conformité ; pour le moment, il nous suffit d'avoir mis hors de tout doute et par l'aveu inconscient de notre adversaire lui-même l'existence de nombreuses prépositions en accadien, c'est-à-dire d'une particularité grammaticale incompatible avec l'esprit des langues touraniennes.

A côté des prépositions, rangeons immédiatement l'emploi de nombreux préfixes en accadien, emploi qui répugne également au génie des idiomes ouralo-altaïques. Mon savant contradicteur, se trouvant à bout d'arguments, est bien obligé de reconnaître la gravité de ce fait ; tout ce qu'il peut faire, c'est d'admettre une modification très-ancienne, due à l'influence de l'assyrien. Ce qui s'est passé dans le hongrois depuis le XVI[e] siècle a pu avoir lieu, pense-t-il, à l'égard de l'accadien du III[e] millénaire avant l'ère chrétienne. Nous voyons avec plaisir l'esprit du système réduit à abonder dans le sens d'une alternative aussi inadmissible. Ajoutons que M. Lenormant attribue à la même influence sémitique l'habitude de placer le génitif et l'adjectif après le mot dont ils dépendent, coordination impossible dans les langues de Touran. Il est en outre obligé d'admettre que l'accadien a emprunté à l'idiome sémitique la conjonction *ou,* le nom de nombre *arba* « quatre », la formative des nombres ordinaux *adu* « fois » en dehors d'un grand nombre de vocables de toute nature. En revanche, il soutient que la terminaison de l'adverbe assyrien, malgré les manifestes analogies des autres langues sémitiques constitue une imitation de l'accadien. Voilà une jolie série d'emprunts grammaticaux entre Sémites et Touraniens

à l'époque des pyramides, c'est certainement une découverte intéressante qui n'a que le défaut de paraître invraisemblable aux yeux de philologues moins perspicaces que le savant auteur de la grammaire accadienne.

Mais voici une découverte bien autrement importante, due également à la sagacité de mon éminent contradicteur. Ma critique en étant la cause directe, il est de mon devoir d'en rendre compte à qui de droit. J'avais prié les accadistes de me citer un idiome touranien faisant usage d'une forme intensitive marquée, comme c'est de règle en langue accadienne, par le redoublement du radical. On sait que ce procédé est le propre du *pael* et *palpel* sémitique. Le défenseur des accadistes ayant rencontré dans la grammaire de Riedl quelques mots hongrois du genre burlesque formés par réduplication, il s'en empare pour me prouver l'existence de la forme fréquentative dans les idiomes ougro-finnois. Cela l'encourage à faire la grande découverte dont je viens de parler, découverte qui a le double avantage d'imposer silence à la critique et de combler une énorme lacune dans l'ethnographie touranienne. En effet, une des thèses les plus chères aux accadistes, veut que les Touraniens descendus des montagnes de la haute Sibérie aient occupé successivement l'Arménie, la Médie, la Susiane et la Babylonie jusqu'au golfe Persique. Mais on s'est demandé en vain jusqu'à ce jour, si ces envahisseurs n'ont pas laissé quelques traces de leur passage du nord au sud. Il a été réservé à M. Lenormant de découvrir au beau milieu du Caucase les vestiges manifestes du voyage préhistorique de la race de Touran. Donnons la parole au sagace accadiste. « La langue oude, parlée dans quelques villages entre le Lesghistan et la Géorgie..... est actuellement le seul débris subsistant des idiomes touraniens, qui dans l'antiquité se parlaient dans une grande portion de l'Asie antérieure et, par la Susiane et la Chaldée, descendaient jusqu'au golfe Persique..... Quand l'oude dit aujourd'hui *kalkala* « très-grand », il n'emploie pas seulement le même procédé grammatical, mais le même mot que l'accadien, quand il disait, il y a tant de siècles *galgal*; de même l'oude *katzkatz* « dépecer, couper en menus morceaux » est le pendant exact, comme formation et comme racine, de l'accadien *khaskhas* avec le même sens, fréquentatif de *khas* « couper ». On ne peut que s'incliner devant une démonstration aussi lumineuse et qui détruit en même temps l'illusion que j'ai partagée jusqu'ici avec tous les hébraïsants, que les radicaux *gal*, *kas* et leurs redoubles *galgal*, *kaskas* étaient d'origine sémitique. M. Lenormant nous apprend qu'ils appartiennent de droit au lexique oudo-accadien

et il faut bien le croire. Je regrette seulement avec mon ingénieux contradicteur que les renseignements soient « malheureusement trop restreints » sur une langue qui semble destinée à devenir le sanscrit védique de l'accadien avec autant de droit que l'accadien, grâce aux ouvrages de M. Lenormant, est devenu le sanscrit védique des idiomes touraniens (1).

Des hautes régions de l'ethnographie caucaso-accadienne descendons maintenant sur le terrain plus modeste de la philologie comparée et examinons les dernières argumentations du savant accadiste. Les noms accadiens possèdent un état emphatique formé par le suffixe *a* ou *e*, ce qui est un procédé plutôt assyro-araméen qu'ouralo-altaïque. M. Lenormant esquive la difficulté en changeant la dénomination « état emphatique » en « état de prolongation » qu'il croit retrouver dans les mots hongrois tels que *béke* et *bék* « paix » *oecse* et *oecs* « frère cadet », *ipu* et *ip* « beau-frère ». Ce n'est vraiment pas sérieux. Dans tous ces mots, la forme secondaire est une abréviation très-récente de la forme primitive se terminant par la voyelle. En accadien, au contraire, la voyelle de prolongation est un élément nouveau qui vient se joindre à la finale du radical, fût-elle même une voyelle. Le changement de nom restera donc tout à fait inutile jusqu'à ce qu'on ait réussi à découvrir dans un des idiomes de Touran l'état de prolongation propre à l'accadien.

Arrivons au verbe. M. J. Oppert, le fondateur du système que nous combattons, n'a pas hésité un seul instant à reconnaître l'abîme infranchissable qui sépare le verbe accadien de celui des idiomes altaïques. L'illustre assyriologue ne s'est certainement pas dissimulé combien un fait de cet importance est peu favorable à son hypothèse du touranisme des anciens Babyloniens, mais il a voulu rendre hommage à la vérité en annonçant le fait dans toute sa réalité sans égard aux conséquences qu'on pourrait en tirer. C'est pour obvier à ces conséquences si défavorables à ses théories de mythologie accado-finnoise, que M. Lenormant s'efforce de trouver des analogies touraniennes. Y réussira-t-il? Nous le verrons tout-à-l'heure. La divergence porte sur les quatre points suivants :

(1) Les linguistes se souviendront sans doute que la langue oude a été déclarée caucasienne par M. Schiefner et égyptienne par M. Hyde Clarke. M. Lenormant qui la considère comme un ancien idiome touranien met visiblement d'accord les opinions divergentes de ses devanciers. Les Touraniens formeraient ainsi la couche préhistorique de l'humanité répandue sur la majeure partie de l'ancien monde sans exempter la grande péninsule africaine.

1° En accadien, les indices personnels sont préfixés; dans les idiomes touraniens ils sont postfixés.

2° En accadien, la marque du précatif précède les indices personnels; dans les idiomes touraniens elle se place après le radical.

3° L'accadien ne possède aucune marque ni pour le passé, ni pour le futur. Dans les langues altaïques, l'idée des différents temps s'exprime par des indices appropriés à cet usage.

4° En accadien, le temps présent est indiqué par la voyelle de prolongation que nous avons déjà rencontrée dans les noms. Les idiomes touraniens suffixent seulement les désinences personnelles sans autre élément intermédiaire.

On le voit, l'opposition du procédé ne peut être plus absolue, attendu que sur tous ces points le verbe accadien coïncide d'une façon étonnante avec le verbe assyrien. M. Lenormant ne désespère pourtant pas de sauver le touranisme d'une ordonnance verbale aussi anti-touranienne. Il invoque d'abord le verbe mandjou, c'est-à-dire la forme verbale la plus usée de la famille altaïque. Le mandjou *bi-arambi* « j'écris », *si-arambi* « tu écris », *ere arambi* « il écrit », etc., lui sert de preuve que la préfixation des indices personnels existe dans les idiomes de Touran. Il perd de vue que dans la conjugaison mandjoue les pronoms qui précèdent le radical sont des pronoms isolés qu'on peut omettre à volonté, tandis que dans les parallèles accadiens *mu-sarri, iz-sarri, in-sarri*, etc., les préfixes *mu, iz, in* sont inséparables, analogues aux indices sémitiques *aleph, taw, yod*, et dont les formes isolées sont *male, zae, anna*. Le recours à la conjugaison du présent en mandjou repose donc sur une méprise facile à éviter. Pour ce qui est de la manière de marquer les temps, le mandjou ne peut naturellement qu'invalider la thèse de notre contradicteur, puisque, à l'opposé de l'accadien, il postfixe les indices des modes précatif et optatif *ki* et *ci*. Aussi le savant accadiste laisse-t-il ici de côté le mandjou pour s'attacher de préférence au zirénien, où l'on emploie la particule *meg* pour former le mode subjonctif. L'analogie est encore très-mal à propos invoquée ici, puisque cet idiome déchu a tout à fait perdu l'indice primitif du mode en question, conservé dans les langues sœurs. Au reste, prendre le zirénien pour point de comparaison à la place du finnois est une idée assez naïve c'est comme si l'on soutenait que les formes de la langue française sont antérieures à celles du latin. Cette même raison nous défend aussi de voir autre chose qu'un étalage inutile d'érudition dans les nombreux exemples de conjugaison négative, empruntés aux idiomes bulgares dans le but de démontrer que la con-

jugaison prépositive a dû précéder anciennement la conjugaison postpositive qui est de règle dans la famille ouralo-altaïque. Notons de plus que la façon dont notre adversaire analyse les formes tschérémisse et mordvine est foncièrement erronée. Dans ces langues, la négation seule se conjugue pendant que le thème verbal reste immuable, formant une espèce de participe. Ainsi, tschérémisse *am-ista* (pour *ak'm-ista*) « je ne fais pas », *at-ista* (pour *ak't-ista*) « tu ne fais pas», *k'a-ista* « il ne fait pas », veut dire au propre « je ne suis pas faisant, tu n'es pas faisant, il n'est pas faisant » etc. Au subjonctif *inem-ista* (pour *iknem-ista*) « que je ne fasse pas », *inet-ista* (pour *iknet-ista*) « que tu ne fasses pas », etc , signifient mot à mot « que je ne sois pas faisant, que tu ne sois pas faisant » etc. Un procédé analogue s'observe en mordvine, où la négation s'exprime par *eʒ*. Le prétérit de l'indicatif du verbe *ramams* « acheter » donne *eʒin-rama-k*, *eʒit-ramak*, *eʒ-rama-k* (pour *eʒʒ-ramak*) etc., voulant dire « je ne suis pas achetant, tu n'es pas achetant, il n'est pas achetant. » A l'optatif *ilaʒan-rama, ila-ʒat-ama,* etc. «pour que je ne sois pas achetant, pour tu ne sois pas achetant », et ainsi de suite. Nous avons donc ici une conjugaison postpositive de la particule négative semblable au turc *deyil-im, déyilsin,* etc., et non pas une conjugaison prépositive du verbe principal. Une erreur aussi évidente de la part du grammairien d'Accad serait inconcevable, si l'on ne savait pas que le temps lui a manqué pour approfondir les nombreuses langues avec lesquelles il a fait connaissance, depuis quelques mois seulement.

On vient de voir par quelle série d'erreurs et de suppositions gratuites, mon habile contradicteur croit pouvoir échapper aux conséquences que les divergences radicales entre la grammaire accadienne et celle des idiomes ouralo-altaïques imposent à tout philologue non prévenu par l'esprit de système. Une bonne partie de ces divergences n'ont pas été consignées dans mon travail sur les prétendus Touraniens de la Babylonie, elles auraient pourtant dû être prises en considération par un auteur qui prétend faire une étude complète sur la langue primitive de la Chaldée. Loin de moi la pensée de récriminer contre l'auteur pour les regrettables lacunes qu'il a laissées dans ses études, il peut avoir été arrêté par la nécessité de ne pas grossir outre mesure les dimensions, déjà assez considérables, de son ouvrage. Mais il est évident que, même en écartant tous les indices négatifs relevés par ma critique, la théorie du touranisme resterait encore à l'état d'une simple hypothèse, si l'on n'apportait pas quelques preuves positives en sa faveur. Ces preuves, comme l'a bien dit M. Renan, doivent être

d'autant plus fortes que l'hypothèse est invraisemblable. Nous nous attendions donc à trouver dans l'immense dissertation de notre contradicteur une série nombreuse de ces preuves qui forcent la conviction et font cesser toutes les hésitations. Malheureusement, notre attente a été déçue, ainsi que nous l'avons dit plus haut; nous n'y avons trouvé aucun élément de comparaison nouveau, aucun fait grammatical saillant, sauf peut-être celui de la prétendue conjugaison du nom accadien. M. Lenormant ne distingue pas moins de quinze cas obliques auxquels il applique les dénominations usitées dans les grammaires de langues touraniennes. Il est vraiment étonnant de voir un savant de la valeur de notre contradicteur considérer comme des suffixes casuels des thèmes attributifs ou plutôt des mots complets employés à la fois comme noms et comme verbes. Or, il est bien avéré qu'un thème ne peut devenir suffixe casuel qu'à la condition de passer par une série de modifications qui le rendent méconnaissable. Autant vaudrait parler de la conjugaison chinoise ou annamite. Ajoutons que M. Lenormant, par une distraction inexplicable, prend le radical *na* comme suffixe de l'ablatif, tandis que la seule signification que les tablettes philologiques lui accordent est celle de l'assyrien *elu*, « élevé ». Encore moins offre-t-il l'idée du cas génitif et instructif que M. Lenormant lui attribue. Il n'y a donc rien de commun entre le *na* accadien dont le sens primitif est « élévation » et le *n* indice du génitif dans les idiomes ouralo-altaïques. Celui-ci est, suivant toutes les vraisemblances, un thème pronominal. Mais, même à défaut de cette preuve de divergence d'origine, M. Lenormant aurait été trop absolu en supposant que la similitude de quelques désinences casuelles ne peut pas être un effet du hasard. L'expérience montre au contraire des cas fréquents d'homonymie entre des idiomes très-éloignés les uns des autres. Ainsi, pour maintenir toujours l'exemple que nous discutons, le *n* du génitif ouralo-altaïque n'a-t-il pas un emploi identique en égyptien, en berber et dans une foule d'autres langues africaines? Si l'on se croit autorisé à déclarer l'accadien une langue touranienne parce qu'il emploie, en commun avec le mongol et le turc, une lettre dentale comme indice de l'inessif, alors on doit avoir le courage de reconnaître le grec également pour un idiome touranien puisque les antiques terminaisons helléniques *the* « dans» et *then* « de » concordent, on ne peut mieux, avec les terminaisons turques *ta, te* « dans » et *tan, ten* « de ». Il y a plus, en suivant l'argumentation de M. Lenormant, on peut soutenir que la forme accadienne *ta* renfermant les deux significations

« dans » et « de » offre la forme primitive et non diversifiée des suffixes turco-grecques et que, par conséquent, l'accadien est aussi le sanscrit védique de la langue d'Homère. Voilà à quelles énormités on parvient lorsqu'on s'obstine à méconnaître la part du hasard dans l'homophonie d'un certain nombre de flexions dans des langues foncièrement différentes.

Avant d'entrer dans l'examen du vocabulaire proprement dit, il sera utile de dire quelques mots des prétendues affinités relevées entre les pronoms et nombres accadiens et ceux des idiomes ouralo-altaïques.

Ce qui nous frappe le plus dans cette tentative désespérée, c'est surtout la naïve assurance avec laquelle on nous offre des rapprochements tels que :

Accadien *id* « un » (1) = finnois *yksi,* ostiaque *it* (altéré de *ikt*),

Accadien *kas* « deux » = finnois *kaksi*, ostiaque *kat* (altéré de *kakt*).

Accadien *is* « trois » = finnois *kolme*, turc *üc* (altéré de *kuc* pour *kul'*).

Accadien *sana, san* « quatre » = finnois *nelja,* turc *doert.*

Accadien *bara, bar* « cinq » = finnois *vüsi,* turc *besch,* tschouvache *pilik* pour *pitik, pidik.*

Accadien *as* « six » = finnois *kuusi,* magyar *hat,* turc *alki.*

Accadien *sesna* « sept » = finnois *seitzeman,* morduine *sisen*, turc *yidi* (lisez *yedi*).

Accadien *bur* « dix » = finnois *kymmenen,* ostiaque *jon* (pour *jom*) turc *on* (pour *om*).

De pareilles fantaisies ne se discutent pas. La liste a cependant une

(1) M. Lenormant dit à propos de ce numéral : « Mais pour *id* il (le critique) demande « s'il est vrai qu'il désigne le nom de nombre un », ignorant que ceci est tellement certain que l'on trouve même *id* comme allophone de l'idée de « un » dans des textes assyriens et que ça été le premier nom de nombre que l'on ait déterminé, un nom sur lequel personne n'hésite ». L'ardent accadiste est ici victime d'un défaut de mémoire. M. Schrader (Zeitschrift der deutschen morgenlaendischen Gesellschaft XXVI, p. 335) s'exprime ainsi au sujet de ce signe : Dass jedenfalls zu der maennlichen form *istin* eine weibliche existirte, ersehen wir aus Behidren 12, wo dem Ideogramm für das maennliche Zahlwort X-în, ein anderes. IT, gegenübersteht; und dass diese weibliche Form auf *it* ausging, ersehen wir aus Sard. 1, 118. Assurb. Sm. 105,64, wo wir das Ideogramm für eins mit dem phonetischen complimente *it=ihit* lesen ». On voit que, suivant l'opinion de M. Schrader, le signe IT(= id) n'est pas le nom de nombre « un », mais le complément du numéral assyrien pour le féminin *ihit* « une ». Le lecteur jugera de quel côté se trouve l'ignorance.

grande valeur en ce qu'elle établit que les formes finnoises sont incomparablement plus primitives que celles des numéraux accadiens, lesquels ont déjà perdu certaines lettres radicales soit au commencement, soit dans l'intérieur des mots. Je ne crois pas que l'habile philologue qui me réfute aille jusqu'à soutenir que ces lettres finnoises y aient poussé postérieurement au départ des Accadiens. Disons encore que la liste est loin d'être complète; on se passera peut-être des groupes samoyède, mongol et coréo-japonais qui ne viennent qu'en seconde ligne dans l'étude de notre savant contradicteur ; mais omettre l'oude, langue qui a rendu d'aussi grands services à sa thèse favorite, voilà qui nous surprend au plus haut degré ! Les noms de nombre de cette langue archi-touranienne nous auraient certainement révélé les formes primitives les plus authentiques. D'un autre côté, il semble que l'auteur a puisé à une source peu sûre, autrement il n'aurait pas enregistré les vocables yakoutes *yedi*, «sept» et *on* dix ; c'est *saet* et *uon* qu'il faudrait pour être exact.

Tout cela serait encore supportable, si l'origine accadienne de ces mots était seulement assurée. Malheureusement pour la thèse de mon honorable adversaire elle est bien loin de l'être. Pour le nom de l'unité *id* le doute n'est pas possible; il dérive de l'assyrien *idu*, «main». L'idée *de* « main » s'emploie dans toutes les langues sémitiques pour dire « part » ; on a par exemple en hébreu *shetê yadoth* « deux parts » etc. Le nom de nombre *is* « trois » provient visiblement de l'assyrien *isi*, « avoir, somme » hébreu *yes*. De même, si la lecture *bur*, pour « dix » était garantie, celui-ci serait l'abréviation de l'assyrien *bura* « haut, hauteur » et offrirait ainsi une dénomination convenable au plus haut chiffre de la série des unités. L'examen des dizaines nous conduit au même résultat. En effet, *es* « trente » dérive de *essu* « tas » et *us* «soixante» est bien l'assyrien *ussu* «fondement, base». On sait que le nombre soixante sert de base à un cycle de chronologie mythique en usage chez les Assyro-Babyloniens. Pour ces deux nombres, notre savant adversaire n'a pas d'autre étymologie à proposer. Des multiples du sosse, l'un, le nère $600 = 60 \times 10$ se dit en accadien *sudun* (*sud-ul*) et *nêru*, dont le premier est la traduction du second, signifiant *joug* aussi bien en assyrien qu'en hébreu et qu'en araméen. L'autre, le *sare* $3600 = 60 \times 60$ est appelé tantôt *sar*, qui est l'assyrien *saru* « roi », plus complet *sussu sa saru* « le sosse du roi », tantôt *sussa* = *sussu* c'est-à-dire le sosse supérieur en sous-entendant les mots « du roi ». Ici encore, outre *sussa*, on trouve aussi le nom usuel assyrien écrit *sar*.

Les unités *san* «quatre» et *par* «cinq» ont évidemment un rapport direct avec les dizaines *sanabi* «quarante», *parab* «cinquante». Faut-il voir avec mon honorable adversaire dans le *bi* ou *bu* final de ces nombres l'abréviation du nom *bur* «dix» et analyser *sana-bi* deux-dix = 40, *para-b* cinq-dix = 50 ? Deux raisons m'empêchent de le faire. Premièrement l'élision d'une lettre est tout à fait en dehors des habitudes de l'accadien. Deuxièmement le mot *par*, outre la signification de «cinq», a aussi celle de «moitié». Cette dernière signification rappelle la racine assyro-sémitique *parar* «rompre, fractionner»; la moitié est naturellement la première fraction qui se présente à l'esprit. *Par* «cinq» veut donc dire au propre la moitié; mais la moitié de quoi? Naturellement de «dix» et *parab* doit se décomposer en *par-rab* «la moitié supérieure» (mot-à-mot moitié-étendue) c'est-à-dire la moitié de 10 au deuxième degré ou $\frac{100}{2}$ = 50. *San* «quatre» dérive à son tour de *sanabi* «quarante» et celui-ci n'est autre que l'assyrien *sînibu*. nom d'un poids de deux tiers— $\frac{40}{60}$ de la mine. Quant à *'kasbu* «vingt» qui désigne proprement une mesure itinéraire, n'en déplaise à M. Lenormant, il est tellement assyrien que dans la tablette du déluge, il donne lieu à une allitération inimitable en accadien. On y lit *ana* 10 *kasbu iksubu kusabu* «ils parcoururent la distance de dix kasbu» *kas* «deux» est à son tour abrégé de *kasbu* «vingt». *As* «six» de la même racine que *is* et *es* signifie «abondance»; *sesna* «sept» résiste encore à l'étymologie, mais son origine assyrienne n'est pas susceptible du moindre doute.

Mais voici que relativement au nom de nombre *me* «cent» M. Lenormant m'oppose une réfutation à fond. J'avais fait la remarque que ce mot réputé accadien est une expression commune à toutes les langues sémitiques. Mon éminent contradicteur rappelle l'usage des Babyloniens de computer le temps d'après un cycle de 60 et de multiples de 60 ans et il en conclut que la numération décimale est exclusivement assyrienne. Je cite: «La numération décimale n'apparaît que plus tard au temps de la prépondérance décidée et définitive des Sémites, et elle est toujours, comme je viens de le dire, la numération spécialement assyrienne. Il n'est donc pas surprenant qu'elle ait pris pour noter la centaine le phonétique indifférent de la syllabe *me*, à cause du mot sémitique *mea* «cent»; mais la valeur numérale de *me* est absolument inconnue aux textes d'Accad.» On le voit, pour éviter l'aveu qu'un numéral sémitique ait été emprunté par les Accadiens du premier empire, il admet que ces derniers n'employaient pas du tout la centaine dans leur numération. Je demande bien pardon à mon savant contradic-

teur, c'est un peu raisonner à la façon de Gribouille qui se jette à l'eau de peur d'être mouillé par la pluie. Le simple bon sens indique que la numération jusqu'à cent est beaucoup plus élémentaire que le comput sexagésimal. Donc le nom de la centaine a dû exister dès les temps les plus anciens, et, en effet, la signification de « multitude » innée au signe *me* dérive évidemment du nombre « cent » comme constituant une grande agglomération d'unités. Bien plus, le mot *me* avec la signification de « cent » se trouve formellement dans une inscription accadienne de Koudourmaboug pourvue d'une traduction interlinéaire par M. Lenormant lui-même (Et. accadiennes, IIe tome, 1re partie, page 344). Le temple bâti par ce roi est appelé (l. 15) *e me ur-ur* « temple des cent lumières ». Quand on a une mémoire aussi infidèle, on doit user de plus de prudence dans ses assertions.

Il est temps de passer aux comparaisons de caractère lexicographique. Là-dessus notre examen sera très-rapide, puisque nous n'avons qu'à répéter les diverses raisons que nous avons données d'une façon très-succincte dans nos premières observations. La nouvelle liste comparative que M. Lenormant offre à ses lecteurs comme renfermant des mots communs à l'accadien et aux langues ouralo-altaïques, quoique d'une étendue considérable, montre les mêmes défauts que celle qui a été l'objet de notre critique.

I. « La plupart des mots supposés accadiens peuvent dès aujourd'hui être reconnus comme des expressions purement assyriennes » :

Ad, adda « père », signe idéographique tiré de *adu* « connaissance parent » s'emploie également pour « frère » dans le passage *ina ili AD hika* « parmi les dieux tes frères ».

Aa, ai « père », signe également idéographique tiré de *aadu, aidu* lune=sin dieu de la lune. Ce dieu porte ordinairement le titre de *abu nannar* « père illuminateur », de là l'assimilation de ces deux acceptions.

Dingir « dieu », au propre « le secourable » de *dagar* « aider, secourir ».

Bar, par « moitié », au propre « morceau, pièce » de *parar* «casser, briser. »

E « maison, palais » dérive de *ekalu*.

Gug « affligé », on lit souvent *libbiya igûgi* « mon cœur a été affligé ».

Su « corps » de *zumru*.

Tik « bord, front » au propre « ce qui est à l'entrée ». On lit *tik same* « devant le ciel ».

Dil « proclamer, annoncer » de *dîlu*, araméen *daïla*.

Ara « jaune », de *araqu;* racine sémitique *yaraq*.

Dan « puissant », de *danan* « être puissant. Les autres dérivés sont *dannutu, dannu*, etc.

Gal « grand », de *gallu* « grand ». Autres dérivés *gulu* « grandeur, excellence ». *Galala* « pierre excellente, marbre » Cf hébreu *gal* « hauteur, colline », *galil* « pilier », arabe. *gal* « excellent », chaldéen *gelal* « marbre ».

Gir « ce qui fend, aigu », de *girru* « poignard tranchant, épée », araméen *gira* « dard, flèche ».

Gurus « élevé, debout » de *gurusu* « vaillant, placé debout ». Cf. hébreu *qeres* « plance placée debout ».

Id « endroit, place » de *idu*, même signification. Cf. *id, yad* dans les autres langues sémitiques.

Kas « urine » — arabe *ghas* « uriner ».

Kur « élévation, montagne », de *kurru*. Autres dérivés, *karru*, « terrain élevé, digue », hébreu «*kar* «digue, élévation»; *karker* « s'élever rapidement, sauter ».

Ma « pays », de *matu*, araméen « *mata* « pays, contrée, ville ».

Mal « remplir, habiter », de *malu* = *malaa* dans toutes les langues sémitiques.

Nab « lumière », de *nabathu* « lumière, clarté » = hébreu *nabath* « distinguer, voir clair », arabe *nabatha* « claire (eau)».

Nim « élever » ; racine sémitique *narva*.

Qat « main », de *galu*, araméen *qata* « manche ».

Umme « mère », de *ummu*, hébreu *êm*, arabe *ummu*.

Uzu de *usu* signification incertaine.

Uru « mâle », au propre « fœtus », de *aru*, hébreu *hara* « concevoir, devenir enceinte ».

Urud « cuivre », au propre « métal rouge foncé » *warad* « rose rouge » dans les autres langues sémitiques.

Usar « rivage », au propre « plaine », de *assur* «plaine », cf. hébreu *yashar* « droit, uni » et *mishor* « plaine ».

Qud «être courbé», de *quddu*. On lit ainsi *quddut appasu* « l'action de courber sa face, se prosterner »; hébreu *qadad, qudd*.

Tab « rendre bon, ajuster », de *thabu* «bon»; hébreu *thob*, araméen *thab*, arabe *thaib*.

Kul « germe », au propre « ce qui est renfermé » racine sémitique *kala* « renfermer. »

Sar « mettre en ligne » de *saru*, hébreu *sara*, arabe *sura* « ligne »,

An « dieu, élevé, ciel » de *Annu* « dieu Oannès ».

Im « jour, crainte », de *immu* « jour », *imtu* « crainte ». Cf. hébreu *yom* « jour » *ema* « crainte ».

Kisim, kisi « grillon » de *kisimmu* — hébreu *gazam.*

Gum « homme », de *gummu* « engendrer » ; autre dérivé *gimmu* « famille ».

Mulu « homme », au propre « habitant », de *malu.*

Unu « demeure, résidence ». Cf hébreu *ana* et *nawa* « se trouver dans un endroit, résider ».

Uru « ville » = hébreu *ur*, *ir.*

Kar « digue » = hébre *kaur.*

Nam « fixé, sort », de *nammu.* Cf. hébreu *nawa* « placer, établir ».

Adama « assoupissement » (?) de *adamatu.* La racine *dama* se retrouve en hébreu.

Daq « pavé, pierre », de *daqaq* « être mince, étendu ».

Mar « chemin », racine *marar* en arabe « marcher ».

Sir « se révolter » racine sémitique *sarar.*

Ak « exalter » au propre « couronner » de *aku*, *agu* « couronne ».

Rum « prince », au propre « élevé »; racine sémitique *rum* « être élevé ».

Hal « pousser avec violence », racine sémitique *halal* « percer, transpercer, tuer.

Kak « bâtir, faire », au propre manier l'ustensile *kaku* « pelle, armé ».

Til « élever, enlever »; autre dérivé *tul*, racine *talal* dans toutes les langues sémitiques.

Aba « père, préposé » de *abu* « mot commun à toutes les langues sémitiques.

Gu « creux, fosse », de *guu.* Cf. hébreu *ge,* araméen *gawa*, *go.*

Suk « flaque d'eau », marais », Cf. hébreu. *Shoqet* « auge, abreuvoir », *hisqa* « abreuver ».

Qis « bois » — araméen *qista.*

Dib, dub « tablette » = hébreu *daph,* araméen *dappa.*

Kumkit « ongle » de *kunukku* ou *kanaka.*

Ka « bouche, dent, face » de *kagu* « partie de la bouche où se trouvent les dents, mâchoire, dent »; araméen *kaka* « mâchoire, dents molaires ».

Lam, de *lammu, ajouter, tablette* racine *laiva.*

Tim « pieu » de *timmu,* racine *tamam* « être parfait droit »,

Voilà donc cinquante-huit mots assyro-sémitiques mis en avant par M. Lenormant comme des expressions touraniennes !

II. « D'autres mots n'ont aucune ressemblance appréciable avec ceux des idiomes qu'il s'agit de leur comparer ».

Exemples :

Ac. *ha* « poisson » et finnois *kala*.

Ac. *pi* « oreille » et zirénien *pel*, magyar *fül*.

Ac. *sa* « champ » et finnois *sia* « lieu, place ».

Ac. *sudun, sutul* « joug », et finnois *sitoa* « lier ».

Ac. *sa* « cœur » et finnois *syden*.

Ac. *ahtu* « vomir » et finnois *oksennan*.

Ac. *si* « œil » et finnois *silma*.

Ac. *du* « bouche, ouverture » et finnois *su*.

Nen « mère » et turc *ana*.

Us « sang » et touranien *ver*.

Dans tous ces mots la ressemblance se réduit à une seule consonne, quelquefois à une seule voyelle.

III. « D'autres mots encore n'ont pas dans l'une ou dans l'autre des langues comparées la signification qu'on leur prête pour le besoin de la cause »

Ce sont les mots *aga*, « seigneur, maître, conducteur »; *anan* « manger » ; *te* « faire », *pil* « oreille », *silim* « œil », *sem* « cœur », *han* « poisson », *us* « sang », *lum* « os », *ud* « soleil », *gisdin* « chèvre ». Ce dernier mot signifie « vin », en assyrien *karannu*.

IV « Enfin ces rapprochements ont le défaut capital de s'opérer sur les formes les plus modernes et les plus usées des vocables touraniens ».

Ainsi, par exemple, acc. *uz* « être long » est assimilé au turc *uz* (*amak*) qui a perdu un *k* initial conservé en finnois *kusu* et transformé en *h* en hongrois : *hosszu*. De même ac. *unu* « demeure » n'a rien de commun avec l'ougro-finnois *huon, hon* qui est déformé d'un ancien radical *kon* conservé intégralement dans le turc de *kon-mak, konaq konushmaq*, etc. Un cas pareil se présente au sujet du mot turc *sari* que M. Lenormant n'hésite pas à identifier avec l'accadien *ara*, etc.

Pour en finir avec ces comparaisons, nous donnerons la liste des racines monosyllabiques primitives dressée provisoirement par M. Lenormant. Seulement, au lieu de racines « ougro-finnoises » nous mettrons « racines sémitiques ».

Racines sémitiques.	*Accadien.*
Qat, qit, qut « briser, rompre ».	*Qut* « briser, rompre ».

Qar, *qir* « appeler, crier ».	*Rir*, « appeler, crier ».
Kur, ker « acquérir ».	*Kur* « acquérir ».
Kan, *kin*, *kun* « se tenir debout, être, exister ».	*Kan*, *gan*, *gin* « se tenir debout, être, exister ».
Gam, « être courbe ».	*Gam* « être courbe ».
Hel « briller, être éclatant ».	*El* « briller, être éclatant ».
Tar « couper, séparer, décider ».	*Tar* « couper, séparer, décider ».
Kar, kur « être courbé, rond »	*Har* « cercle, collier ».
Saq, sag « élévation, hauteur »	*Saq*, « sommet ».
Sur « pousser, faire sortir »,	*Sur* « pousser, faire sortir »

Quant aux deux petits index de termes proto-médiques (?) et susiens qu'on a rapprochés de ceux de l'accadien, ils ont les mêmes défauts que les rapprochements que je viens d'examiner. La plupart de ces mots sont indubitablement des radicaux assyriens, ce sont notamment *an* (r. *ann*), *as* (r. *ass*), (r. *bat*) *bat* (r. *bab*), *pal* (r. *pll*), *mad* (r. *mad*), *bir* (r. *bar*), *mal* (*r. mala*), *kur* (r. *krr*), *qut* (r. *qad*), *lab, lub* (r. *lbb*), *mar* (r. *mrr*), *mas* (*mas*), *rum* (r. *rum*), *sabar* (r. *sbr*), *sud* (r. *sath*), *sem* (r. *sim*), *sil* (r. *sal*), *si* (r. *ẓih* ou *ẓiv*), *tur* (r. *tur*), *til* (r. *tll*), *tar* (r. *trr*), *dil* (r. *dêl*), *dib* (*dbb, dpp*), *ub* (*anp*) *uru* (*ara*), *gig (gug*), *kit* (*kid*), *gal* (*gll*), *kus* (*kus*), *rag* (*rgg*). *Zaumin* altéré de *ẓalmi*, (non de *iẓ-mi*) ombre, protection. D'autres vocables sont des idéogrammes empruntés également aux Assyriens, comme, par exemple, *an-nab* (non *anna-p*) « dieu », *kurra* (non *karra*) « cheval » *bir* (non *farrur*, la dernière syllabe fait part du mot *ursarra — ir, sarra* « grand ») « multitude », *tur* (non *tar*) « fils ». Le mot *peri* doit se lire *ratri*. La traduction des mots suivants est erronée : *duva* (non *duv-a*) signifie « obtenir, acquérir », non pas « devenir » *ema* n'est pas « maison, palais » mais « porte, portique » ; ils n'ont donc rien de commun avec les mots prétendus accadiens *du* « aller » et *e* « maison ». Enfin les trois mots suivants : *ani* « non » *innib*, « jusque », *kintik* « terre » ne paraissent pas exister du tout. De toute la liste il reste le protomédique *ini* ou *inni* « non » dont la ressemblance avec l'accadien *nu* porte sur une seule consonne ! Je crois que ces détails parviendront à contenter mon honorable contradicteur.

Notre démonstration est, ce semble, assez complète. Tous les mots accadiens que notre éminent adversaire considère comme appartenant au lexique des idiomes de Touran, nous les avons vus figurer d'un usage habituel dans l'assyrien et dans les autres langues sémitiques. Donc, au point de vue du vocabulaire, non moins que sous le rapport de la grammaire, l'hypothèse du touranisme de la

langue d'Accad pèche par la base et se présente à nous comme une simple fantaisie dépourvue de toute réalité.

Que deviendront alors les brillantes théories d'ethnographie et de mythologie comparée accado-finnoise, auxquelles notre savant adversaire a consacré tant de pages éloquentes ? Comme ces théories ont été formulées avant d'avoir suffisamment étudié le caractère de la langue qui leur sert de base, elles pourront servir d'illustration à cette vérité trop souvent méconnue des grands penseurs :

.... Qu'il ne faut jamais
Vendre la peau de l'ours qu'on ne l'ait mis par terre.

J. HALÉVY.

Imp. Eug. HEUTTE et Cie, à Saint-Germain.




3 2044 014 669 378
MAY 13 1884
MAY 21 1897
STACK STUDY
JUN 18 1992
CHARGE

